

Je ne peux plus conduire sans que les paysages de ma mémoire se superposent à ceux que je vois, en surcouche. Le calque de toutes les montagnes contemplées s'ajoute à celles qui apparaissent à l'horizon et, après chaque virage, la surprise remplace l'image projetée par l'imagination.

Les fragments de route se combinent en une seule, qui parcourt un territoire intime, composite, fractal : chaque détail l'agrandit, il s'expand quand je me penche sur lui. Une succession d'enseignes et de panneaux, de villages, de virages, de déserts, d'odeurs, de musiques écoutées, toutes les gorges traversées par des routes étroites et sinueuses, les yeux rivés sur la chaussée pour ne pas dévier — deviner le vide en contrebas sans le voir tout à fait, ne pas s'arrêter. Je voudrais confondre le Fenouillèdes et le Durmitor, nommer le canyon de la Piva lorsque je longe les gorges de Galamus, et les tunnels sans éclairage ajoutent une note balkanique à mes itinéraires montagnards.

Les jours et les lieux s'emmêlent et des blancs apparaissent depuis que j'ai quitté les rives de la Méditerranée. Jusqu'ici, chaque chose avait sa place, chaque lieu son histoire, son souvenir. Je pouvais pointer le souvenir du doigt et dire : ceci est arrivé là, très exactement là. Depuis quelques semaines, les forêts, les montagnes, les chemins de terre se ressemblent. Si je ne fais pas attention à bien noter le lieu et la date en haut à droite de la feuille, comme on nous a appris à le faire pour les lettres manuscrites de notre enfance, je ne sais plus. Je tourne en rond, je croise ma piste, je courbe la linéarité du parcours, je méandre. Une succession de vallées qui remontent dans un même massif, la ligne droite d'une plaine et de nouveau un dédale de vallées, de gorges ; soudain une plage, des récifs. C'est à y perdre son sens de l'orientation. La montagne passe du nord au sud, de l'est à l'ouest, je ne sais jamais où est mon ombre, alors comment savoir dans quelle forêt j'ai écrit ce poème-ci ou celui-là ? Le nombre de lieux vécus, traversés, ressentis, explose. Une exponentielle de choses vues sature la mémoire que je croyais infaillible. Il a fallu sillonner beaucoup pour la vaincre, jouer à colin-maillard avec moi-même.

La mémoire des lieux devient un bruit rose qui me maintient dans un état de somnolence.

Un jour, je te parlerai de la plaine de Hongrie et des Alpes dinariques, des routes qui défilent, des stations-service fermées, des chiens errants, de l'impact de l'air sec de l'été sur les lèvres, des fleurs sauvages, des plages interminables, et j'orchestrerai la mutation de ce paysage en poèmes, je métamorphoserai nos corps, je guetterai avec toi les signes le long des nationales et les messages cachés sur les poteaux téléphoniques. Quand je dirai les pierres sèches et les scorpions et le bleu du ciel, tu sauras à quelle partie de ton corps je fais l'amour, et combien de temps, et avec quelle délectation.

Ce sera l'une de ces après-midi où la pluie tombe sur le toit — de petites gouttes, un grésillement à peine, qui n'apportent pas de fraîcheur : les nuages s'accumulent sur les sommets de l'ouest (un trait bleu tiré au-dessus de la vallée cachée), masse grise, pas de noir, la lourdeur de l'air, deux jours que les mouches tournent et les moustiques

agressent, toujours pas d'orage. Quelques coups de tonnerre dans le lointain, le bruit sans le tambour de l'averse drue ni les éclairs, et quand les quelques gouttes par seconde s'espacent jusqu'à se taire, un vent chaud se lève, juste assez pour que les cheveux dansent en serpents, que la robe ondule sur les cuisses et frôle le creux derrière les genoux. L'inverse d'une brume de chaleur où la forêt exhale l'humidité de la nuit vers le ciel qu'elle éclaircit au niveau de sa cime, où l'horizon se voile et les montagnes pâlisent avant que le bleu éclate à midi.

Le soir, un ciel d'un gris moite, lumière uniforme, la peau sera alourdie — nos peaux qui se mélangent et se collent, nos sexes pulsatiles et repus, nos langues salées comme nos corps humides, hébétés par la tiédeur.

Alors, les yeux fermés, je m'allongerai sur le sol d'une forêt luxuriante, le dos dans le vert spongieux de la mousse, enveloppée de l'odeur humide des feuilles. Des lianes pendent des branches, les cimes s'écarteront au-dessus de moi — regard plongé dans une amande bleue de ciel dégagé, une falaise blanche derrière la tête. (On ne voit pas les arbres qui poussent à son sommet.) La pluie passée, la forêt s'ébrouera et fumera — vapeur pâle au-dessus des branches, un doux arc-en-ciel

traversera le bleu de l'amande. Je m'enfoncerai dans le vert, un vol d'oiseaux noirs tracera une diagonale dans mes prunelles. Pas de musique, pas de flûtes, pas de nuages. L'esprit volera avec les corneilles par-delà les falaises et ouvrira la roche pour faire surgir une cascade qui transformera en miroir d'eau le matelas de mousse. À petites lapées, je boirai l'eau cristalline, et de mes lèvres fraîches je soulagerai la brûlure de ton front.

J'ai traversé septembre à tes côtés et les montagnes se sont couvertes de cenelles, de sorbes et d'alises, les baies orange et roses ont dissimulé la transmutation des feuillages de l'émeraude au bronze. Les jours ont raccourci, les passereaux se sont dissimulés dans les épines pour gober les fruits des haies. J'ai voulu marcher sur les sentiers avant que les premières gelées ne m'en éloignent, et d'infimes lambeaux de ma peau sont restés accrochés aux ronces et aux prunelliers, mes bras se sont parés de perles de sang minuscules, luisantes et sombres comme les baies que je convoite et dérobe aux oiseaux.

Ma cage thoracique, parfois, se végétalise, et des feuilles poussent sur mes côtes, de tendres bourgeons vert pâle qui éclosent en feuilles douces et dentelées. Les rouges-gorges curieux s'y perchent,

leurs *tsih tsih* aigus sautent d'une côte à une autre, les grappes de baies orange de mon automne se reflètent dans le brillant de leurs yeux noirs tout ronds. J'abrite dans mon cœur une lumière verte et sur ma peau un bocage en deux dimensions, un tatouage qui danse puis s'estompe.